

Tout à coup le charme se dissipa, ses membres s'agitèrent, et, poussant un faible cri elle chancela vers un siège sur lequel elle tomba.

Mais presque au même instant, elle entendit le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure. Aussitôt, elle chassa ses préoccupations, passa la main sur son front comme pour rappeler toute sa présence d'esprit et toute sa résolution, afin de résister à l'assaut qu'elle prévoyait. Bientôt des pas retentirent dans la chambre qui séparait celle où elle était de l'antichambre communiquant avec les corridors. La jeune fille se mordit les lèvres, pour étouffer les sentiments d'indignation et d'angoisse qui l'oppressaient. La porte s'ouvrit et le jeune Rodolphe de Rotenberg entra dans l'appartement.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il d'un ton impérieux au vieil Hubert qui, l'ayant accompagné s'arrêta hésitant sur le seuil.

Le vieillard s'éloigna lentement, mais non sans avoir jeté auparavant un regard de compassion sur la jeune fille, qui s'aperçut de ce témoignage d'intérêt.

Hubert referma la porte, et la jeune fille se trouva seule dans la chambre des États avec Rodolphe de Rotenberg.

Ce dernier s'avança vers elle avec un air de confiance hautaine, et fixa sur elle un regard perçant comme pour lire dans ses yeux l'état des sentiments qu'il lui inspirait. Mais dans la réserve pleine de dignité avec laquelle elle se leva de sa chaise, il reconnut qu'elle persévérerait dans la détermination qu'elle lui avait déjà montrée de ne traiter ses ouvertures qu'avec le plus grand mépris.

— Trois jours se sont écoulés, Blanche, dit-il en donnant à sa voix la plus grande douceur possible, depuis que vous êtes au château de Rotenberg.

— Malgré ma volonté, monseigneur, répliqua la jeune fille en l'interrompant, et d'un accent ému : vous m'avez arrachée de ma demeure, et vos serviteurs m'ont violemment emportée.

— N'avez donc pas de ces grosses paroles, indignes de passer par vos lèvres roses ! exclama Rodolphe en étendant le bras vers elle. Vous savez que je vous aime, que je...

— Ne me touchez pas, monseigneur ! s'écria-t-elle en reculant vivement. Ne me touchez pas, je vous le défends ! répéta-t-elle d'une voix si pleine de dignité que Rodolphe demeura un moment déconcerté.

— Ah ça, combien de temps cette folie va-t-elle continuer ? reprit-il en recouvrant son audace. Écoutez-moi, Blanche, écoutez-moi patiemment, ajouta-t-il plus doucement, et sachez quelles sont mes intentions et ce que vous devez attendre.

— Je n'aurais jamais imaginé que, si jeune, vous soyez plongé si avant dans l'iniquité, dit la jeune fille d'un ton calme de reproche.

— Il n'y a pas d'extrémités auxquelles je ne sois prêt à me porter, si vous ne vous montrez pas raisonnable ! s'écria Rodolphe. Mais écoutez-moi patiemment, et vous jugerez ensuite s'il est sage et

prudent à vous de repousser mes supplications avec mépris. Croyez-moi, ne détournez pas ainsi la tête avec dédain. Une année s'est écoulée depuis qu'en chassant dans la forêt, du baron de Rotenberg, je m'arrêtai dans la chaumière où vous habitez. Je vous vis, et vous voir c'était vous aimer. Tous les jours ensuite, j'errai dans le voisinage dans l'espoir de vous rencontrer. Mais vous...

— Monseigneur, cette histoire peut se dire en deux mots, interrompit Blanche. Tout en reconnaissant l'honneur que vous me faisiez, je vous déclarai avec franchise et fermeté qu'entre votre rang et l'humilité de ma condition, il y avait un abîme infranchissable.

— Plus que cela vous m'avez poussé au désespoir cria Rodolphe avec impétuosité. Vous m'avez dit que vous n'auriez jamais pour moi d'autre sentiment que de l'indifférence.

— Oui, je vous ai parlé avec sincérité, parce que vous me l'aviez demandé. Mais au lieu de vous montrer chevaleresque et généreux, vous m'avez poursuivie d'attentions que je ne pouvais accepter ; et quand je vous suppliai de ne pas me mettre dans la nécessité de réclamer la protection de mes parents adoptifs, quand je vous conjurai de renoncer à vos persécutions, vous me menaçâtes, monseigneur.

— C'est vrai, Blanche, interrompit Rodolphe, car je vous aimais alors ; et je vous aime encore. Je vous offris ma main ; oui, moi, le fils et l'héritier de l'un des plus fiers seigneurs de Bohême, je m'abaissai jusqu'à vouloir épouser une paysanne ! et vous m'avez dédaigné.

— Non, monseigneur, je ne vous ai pas dédaigné, dit Blanche avec douceur : je vous refusai l'honneur que vous daigniez me faire. Comme ami, j'aurais pu vous estimer.

— Mais vous ne m'aimiez pas assez pour unir votre destinée à la mienne ! cria Rodolphe en proie à une véritable exaltation. Ne me blâmez donc pas si j'ai employé envers vous la violence. Il y a quinze jours, ce fou d'Autrichien vous avait arrachée de mes mains, mais j'ai été plus heureux dans une seconde tentative, et vous êtes enfin à ma merci.

— A votre merci, monseigneur ! exclama la jeune fille, à qui cette conviction fit perdre tout son courage. Oui, oh ! oui, en effet, je suis à votre merci, s'écria-t-elle d'un ton suppliant ; mais vous cesserez d'être méchant et cruel envers moi. Vous dites que vous m'aimez ; alors, pourquoi me persécutez-vous ? Depuis trois jours je suis au supplice, à l'idée des angoisses que mon absence doit causer à mes parents adoptifs. Oui, monseigneur, vous avez raison, je suis à votre merci ! Tout me le montre, en effet, continua-t-elle en promenant ses regards autour de la chambre ; et rien n'est venu encore me prouver que vous possédez un cœur généreux. Autrement, m'eussiez-vous enfermée dans un appartement depuis si longtemps inhabité, et sur lequel on raconte de si terribles choses. Ah ! monseigneur, était-ce de votre part un moyen de m'effrayer et de me faire céder à votre volonté ? demanda-t-elle en recouvrant une